**Madame Kostka**

*Melle Maria Van Crombrugghe, née à Gand le 7 Février 1830 ; professe le 27 Septembre 1862, décédée à Malines le 23 Février 1870.*

Des bénédictions précieuses, des grâces choisies, des dons naturels remarquables, des vertus touchantes, des épreuves sensibles, une maladie longue composent la vie édifiante de notre bien aimée soeur Kostka.
La première faveur que Dieu fit à cette chère enfant fut de lui accorder des parents pleins de foi et de piété, pour parrain au baptême le saint prêtre qui fonda notre congrégation, Monsieur le Chanoine Van Crombrugghe, son grand oncle. Son enfance fut celle d'une charmante enfant : enjouée mais docile, curieuse et cependant discrète, gracieuse en même temps que simple et toujours pieuse et angélique. Chrétiennement élevée, très heureusement douée, la petite Marie grandissait en sagesse et faisait des progrès admirables dans tout ce qu'on lui enseignait. Elle était aussi bonne élève que bonne compagne. Ses maîtresses avaient mille agréments à l'instruire ; elles en gardèrent toujours le plus doux souvenir. Toutes ses compagnes l'affectionnaient, mais celles qui se lièrent plus étroitement avec elle, estimaient plus encore sa vertu qu'elles n'aimaient son charmant caractère. Maria passa l'année de sa première communion à notre maison de la Reine des Anges. Qui pourrait dire avec quel zèle, elle s'appliquait à l'étude du catéchisme, avec quelle attention elle écoutait l'instruction religieuse, avec quelle docilité elle observait toutes les recommandations adressées aux jeunes communiantes. On remarqua dès lors, ce qu'on ne cessa de voir depuis, une grande délicatesse de connaissance mais point de scrupule. La pieuse enfant reçut avec une ferveur évangélique, une foi profonde et un ardent amour le pain du Ciel des mains de son Eminence le Cardinal Sterckx, Archevêque de Malines, qui lui administra aussi le sacrement de confirmation. Après l'heureuse année qui lui vit accomplir ces deux actes importants, Maria rentra dans sa famille et reprit les leçons de l'externat. C'était toujours l'aimable et studieuse enfant d'autrefois, mais avec une certaine gravité plus marquée dans la prière et dans sa manière d'être avec ses frères et soeurs, sur lesquels elle commença à exercer la plus salutaire influence. Trois ans se passèrent ainsi. Il était temps de prendre la dernière mesure qui termine ordinairement l'éducation. Marie retourna à la Reine des Anges. Ses progrès répondirent à son application. Elle obtint par sa conduite pieuse et régulière d'être admise sans retard dans les différentes congrégations. Son bonheur fut extrême lorsqu'elle devint Enfant de Marie, car elle avait une tendre dévotion à la Ste Vierge, sa Patronne. Mais un douloureux évènement mit fin à ses classes et à son bonheur de pensionnaire. Maria venait d'entrer en littérature et commençait sa seconde année de pension, lorsque sa mère tomba mortellement malade. Quoiqu'elle fut bien jeune encore, Monsieur Van Crombrugghe compta sur sa fille et la rappela auprès de lui. Il ne s'était pas trompé. Maria reçut avec la bénédiction de sa mère mourante, de maternelles recommandations pour les enfants plus jeunes. Elle ne se laissa point abattre par la perte qu'elle venait de faire et par la pensée de nombreux devoirs qu'elle aurait désormais à remplir ; elle les entreprit aussitôt et n'y manqua jamais ; aussi mérita-t-elle toute la confiance de son père, par sa prudence et son dévouement. Il est étonnant de voir avec quel tact et quelle douceur elle sut agir avec toutes les personnes qui étaient en rapport avec elle ; son esprit conciliant, son heureux caractère, la rendait agréable à tous. Il régna toujours une parfaite entente entre elle et la Dame que son père avait mise auprès d'elle pour l'accompagner et l'aider à diriger la maison.
Maria, pénétrée de piété filiale pour son excellent père, de tendresse pour ses frères et sœurs qu'elle soignait comme une seconde mère, songeait cependant à se consacrer à Dieu. Au retour de pension de sa soeur Clara, elle se hâta d'exécuter son projet. Monsieur Van Crombrugghe, chrétien d'une foi admirable consentit à faire le sacrifice de sa fille et le digne Parrain voulut présenter lui-même sa chère filleule au Seigneur. Le 24 Septembre 1860, Il la conduisit au noviciat. La supérieure et les religieuses reçurent avec joie cette enfant qui leur était déjà si chère. Le temps du postulat se passa vite : la pieuse Maria était si heureuse dans la maison de Dieu. Le 8 Décembre, fête de sa bonne Mère, elle échangea les livrées du monde contre les livrées de Jésus Christ et son révérend Oncle lui donna le nom de Kostka. La fervente novice se mit avec bonheur sous la protection de son aimable protecteur, se promettant bien de l'imiter le plus parfaitement possible. La Mère des novices était fort édifiée de son élève ; elle n'avait qu'à régler son activité et sa ferveur. Mademoiselle Kostka supporta avec une grande générosité quelques épreuves spirituelles que N.S. lui ménagea. Elle allait au devant de celles que la religion lui imposait. Le tendre attachement à sa vocation dont elle a donné tant de preuves se manifesta d'une manière touchante dans une indisposition qu'elle eut pendant la première année de son noviciat. Elle fut prise d'une bronchite opiniâtre. Notre chère novice conçut de l'inquiétude ; elle disait souvent : « Au moins si je puis aller jusqu'à ma profession ! Je ne vivrai pas longtemps, mais si le bon Dieu m'accordait de faire mes vœux ! » Heureusement le mal céda et notre fervente novice s'engagea avec de saints transports au Seigneur Jésus.
Après sa profession, Madame Kostka fut envoyée à notre maison de Malines où elle resta jusqu'à sa mort. C'est dans ce couvent qu'elle chérissait par un si saint motif qu'elle déploya, comme sans le savoir, un zèle incessant, des talents remarquables et de rares vertus. Le cercle de ses actions comprenait ses exercices de piété, ses leçons, ses études, le bien de son cher couvent ; rien au-delà ne l'occupait, même ne l'intéressait. On comprend combien cette bonne religieuse devait donner de consolation à ses supérieures, d'édification à ses sœurs ; combien son zèle et sa douceur pour les enfants devaient la faire aimer. Il en était effectivement ainsi. A sa mort un concert de louanges témoigna de la haute opinion, de la juste admiration que l'on avait de son mérite. Les nombreuses notes écrites à son sujet sont unanimes pour signaler les qualités de notre bien aimée Sœur mais quelques vertus la caractérisent spécialement.

***Piété***. Notre chère soeur Kostka était très pieuse et d'une grande délicatesse de conscience. Il suffisait de la voir prier pour se sentir porté au recueillement. Si dans la conversation, il lui était arrivé, non pas de manquer à la charité, mais seulement de relever

une chose désavantageuse déjà connue, elle n'aurait pas osé communier sans y être autorisée. Elle croyait toujours que ses vues n'étaient pas assez pures. Lorsqu'elle se prépara à la réception des sacrements, l'ennemi la troubla par la crainte d'un long purgatoire ; comme on s'efforçait de la tranquilliser, elle répondit : « J'ai été si mauvaise ! » Enumérant alors tous les devoirs de la vie religieuse on la questionna sur chacun afin de dissiper ses craintes ; il ne resta que ceci dont elle put s'accuser, et c'était de s'être trop livrée à ses occupations et de n'avoir pas assez marché en la présence de Dieu.

***Charité, Bienveillance***. Elle avait le plus grand soin non seulement de ne point manquer à la charité, mais encore de palier les défauts des autres, de les excuser. On était sûr de ne pas être approuvé, dès qu'on semblait blesser quelque peu cette touchante vertu. Notre bonne soeur savait alors mettre en relief quelque belle qualité, quelque vertueuse action de la personne accusée, afin de diminuer toute la fâcheuse impression à son sujet. Bienveillante et complaisante, elle accueillait tout le monde avec la même amabilité et l'on savait d'avance qu'en s'adressant à Madame Kostka on n'essuierait pas de refus parce qu'elle était toujours prête à rendre service ; quelle que fut d'ailleurs sa besogne. Elle était d'une activité étonnante, ne perdant jamais une minute et passant d'une occupation à une autre sans intervalle.

***Modestie.*** Quoique douée de grands talents, notre vertueuse soeur était d'une modestie bien rare. Quand on admirait son travail elle avait toujours l'art d'en amoindrir le mérite, d'y faire remarquer des défauts. A l'entendre, les autres la surpassaient beaucoup en vertus, en talents, et ses paroles étaient sincères, on sentait qu'elle parlait par conviction. Elle avait toujours été l'ennemie des louanges, mais ce sentiment parut s'accroître encore pendant sa maladie ; il suffisait de lui dire quelque chose qui put la flatter, pour qu'elle demandât d'un ton suppliant, qu'on se tût ; il semblait qu'en la louant on lui faisait un grand tort. Toujours elle évitait de déranger les autres et pour le moindre petit service exprimait la plus vive reconnaissance.

***Détachement***. Dans son humilité, notre chère soeur se reprochait de n'avoir pas des intentions assez pures ; cependant elle ne cherchait nullement à plaire. Elle traitait les enfants avec simplicité sans prendre garde à celles qui la préféraient ou qui lui étaient moins attachées. Il ne lui venait pas dans l'idée de leur donner de petites récompenses particulières. Les notes lui suffisaient ; aussi ne tenait elle aucune image en réserve. Si ses supérieures lui en donnaient en même temps qu'à ses sœurs, elle les recevait avec reconnaissance mais les leur remettait après. « J'ai bien pitié, » disait-elle, « des cœurs qui s'attachent trop sensiblement. »

***Esprit de pauvreté***. Comme elle manifestait une préférence pour la maison de Malines et qu'on lui faisait remarquer que c' était manquer de détachement, elle avoua, afin qu'on ne fut pas malédifié, que c'était parce que cette maison est plus simple, plus pauvre que les autres. Jamais elle ne demandait rien pour son usage sans une stricte nécessité. « Pendant les sept ans et demi que j'ai passés avec elle, » dit sa supérieure, « je ne lui ai jamais vu un crayon neuf ; un petit bout qu'elle trouvait était assez bon, et quand elle dessinait, elle empruntait à l'une ou à l'autre, celui qui convenait à son travail. » Le papier le plus commun lui plaisait pour sa correspondance et ce qui restait de blanc aux compositions de ses élèves servait à faire ses cahiers de notes, à préparer ses devoirs et ses compositions ; elle ne voulait accepter qu'une plume à la fois ; lorsque la plume était hors de service, elle en demandait une autre. Cet esprit de pauvreté ne se démentit point pendant sa maladie ; recevant avec beaucoup de gratitude les petites douceurs qu'on lui donnait, elle les remettait aussitôt à sa supérieure ou à la soeur infirmière, afin de n'en pas disposer elle-même ; quant aux divers adoucissements qu'on lui donnait pour sa toux, elle cessait d'en faire usage dès qu'elle s'apercevait qu'ils n'amélioraient pas sa santé. Elle craignait qu'on fit pour elle des dépenses inutiles et elle regrettait celles qui étaient nécessaires.

***Esprit de communauté***. Une autre précieuse qualité de notre chère soeur mérite encore d'être signalée ; c'est son amour pour la vie de communauté. Elle n'était bien, contente, heureuse qu'avec ses sœurs ; dans les lieux à l'usage de sa communauté ; elle ne s'en éloignait qu'à regret et par devoir. Les visites lui étaient à charge et elle se dispensait autant que possible de se rendre au parloir. Pendant sa maladie même, elle faisait l'impossible pour prendre part aux exercices communs, elle semblait craindre de quitter la salle de communauté et demandait come une faveur d'y passer le plus de temps possible. C'était pour cette vraie religieuse la matière d'un grand sacrifice de ne pouvoir prendre part aux exercices de piété avec ses chères consoeurs. « Qu'on est heureux au couvent » disait-elle avec cette expression de l'air, du ton et du geste que dans sa naïveté elle mettait dans ses expansions, « qu'on est heureux ! »

C' était dans la pratique de ces aimables et solides vertus que notre bien aimée soeur passait les heureux jours de sa vie. Depuis qu'elle avait vaincu la bronchite dont elle avait souffert pendant son noviciat, sa santé était fort bonne ; il était même très rare qu'elle fut indisposée. Dans le courant de 1868 le plus jeune frère de Madame Kostka succomba à une maladie de langueur ; six mois plus tard sa soeur Clara eut le même sort. Notre chère soeur pleura religieusement ces deux morts et en reçut un avertissement pur elle-même : « C'est mon tour, j'irai bientôt au Ciel, » disait-elle. Lorsqu'on voulait la dissuader en l'accusant d'écouter son imagination, elle n'en persistait pas moins et témoignait une grande joie de son prochain bonheur de mourir.

Le pressentiment de cette angélique enfant ne se vérifia que trop. La pulmonie dont elle ressentait sans doute les premières atteintes se déclara insensiblement . L'inquiétude que chacun éprouvait sans oser se l'avouer parut peu à peu et puis devint active, pressante. On se mit à disputer au Ciel cette chère âme : prières, neuvaines, communions, messes, tout fut employé pour obtenir du bon Dieu, la conservation de notre chère soeur. Elle seule ne priait point à cette intention et ne désirait pas qu'on fut exaucé. « J'espère tant mourir bientôt, » écrivait-elle à sa supérieure générale « que si on me disait que je vais guérir bientôt, j'en aurais beaucoup de peine. » Cependant comme son oncle jésuite lui dit qu'elle pouvait demander sa guérison afin de pouvoir travailler encore, elle parut pendant quelques semaines entrer dans ses vues. Mais elle revint bientôt à ses premiers désirs et la mort tardait trop à son gré. Son état s'aggrava tout à coup à tel point que le médecin approuva qu'on lui administrât sans retard les saints sacrements. Elle apprit cette nouvelle avec une pieuse émotion ; mais sans perdre de temps, elle commença à se préparer avec ferveur. Déjà, elle avait fait une confession générale en vue de sa fin prochaine. On l'entendit pendant qu'elle se préparait à recevoir le saint Viatique faire les plus humbles actes de contrition et les plus tendres protestations d'amour au bon Dieu. Ce fut à

l'oratoire de la Ste Vierge, le dimanche matin que notre chère malade reçut N.S. avec une dévotion angélique. Après son action de grâces les religieuses l'entourèrent pour la féliciter. « Ah ! que je suis heureuse ! Je suis la plus heureuse personne du monde ! » Ce fut là son remercîment . Puis elle dit agréablement : « A présent, allons déjeune ensemble. » Dans la matinée Monseigneur Lauwers revint pour lui administrer l'Extrême Onction. La malade suivit toutes les cérémonies et parut entièrement absorbée par ce qui se passait, répondant à tout avec force et onction. La cérémonie terminée elle répéta combien elle était heureuse. « Maintenant je n'ai plus peur du Purgatoire, j'irai droit au ciel ! » Il ne restait plus à cette belle âme, qu'à s'envoler vers son bien-aimé. Ce moment ne tarda pas. La nuit du mardi au mercredi fut mauvaise, elle souffrait beaucoup d'oppression ; elle demanda qu'on la mit dans son fauteuil à la salle de communauté. Vers le matin, elle se trouva mieux et put avoir encore le bonheur de communier. Quelques heures plus tard une douce agonie commença. Monseigneur Lauwers accourut auprès de la mourante, les religieuses se réunirent autour d'elle. Ce fut dans cette sainte société, dans cette chère salle de communauté, dans son costume religieux, jouissant de sa connaissance, écoutant et répétant de brûlantes aspirations, que notre bien aimée soeur expira. Sa dernière prière fut celle-ci : Jésus, Marie, Joseph que mon âme repose paisiblement dans votre sainte compagnie.
« Quelle sainte mort, » disait Monseigneur Lauwers en partant, « je suis heureux d'avoir vu une si belle mort ! » « Pour moi, » disait un autre ecclésiastique, « je n'oserais pas douter que cette belle âme ne soit déjà au Ciel. »
Une religieuse annonce cette aimable mort à la supérieure générale en ces termes : Que nos cœurs ne se livrent pas à la tristesse, mais à la joie, car votre chère enfant, notre bonne soeur Kostka n'est pas morte, elle vit là-haut, son divin Epoux vient de l'appeler à Lui !